



### **Du même auteur** *(en autoédition)*

#### **Les romans :**

- . Au nom du Saint-Esprit, je vous dis ...
- . Folie de l'Homme ou Dessen de Dieu
- . Le Tiraillement
- . L'enfant bonheur
- . Suis-moi (tomes 1 et 2)
- . L'inflexible loi du destin (tomes 1 et 2)
- . À la croisée des destins
- . L'Univers de Kûrhasm (tomes 1 et 2)
- . Le chevalier de la Lumière
- . La légende de Thâram (tomes 1 et 2)
- . Henri-Louis de Vazéac

#### **Les essais :**

- . La destinée de l'homme ...
- . L'islam tisse sa trame en Occident

#### **Les poésies :**

- . Au gré de l'inspiration

# Il la regarda et ...

ISBN : 979-10-359-4204-5

Dépôt légal : 2<sup>ème</sup> trimestre 2021

Tous droits de reproduction, de traduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays

Site internet : [www.decalielli.com](http://www.decalielli.com)



François de Calielli se consacre à l'écriture depuis 2002, après avoir rédigé plusieurs ouvrages entre 1990 et cette date. Ses écrits ont un même fil conducteur spirituel, reflet de l'inaltérable foi en Dieu animant son cœur. Ce qui l'a conduit à écrire, parfois, des histoires insolites et à devenir un auteur inclassable, mais à l'écriture sensible et pleine de poésie.

François de Calielli

Il la regarda et ...



Hasard ou destin ?

Fulbert pénétra dans une galerie exposant les œuvres de photographes célèbres en vue de tuer le temps avant son rendez-vous. Passant nonchalamment devant ces dernières, il contempla tout particulièrement plusieurs d'entre elles et traitant de l'univers du cirque. Face à un cliché montrant un couple et un enfant, une mélancolie soudaine remonta du fond de son subconscient. Car celui-ci le replaçait dans le contexte de la perte de ses parents, lesquels avaient péri dans un accident de voiture. Subtilité du destin, ils ne l'avaient pas amené avec eux ce jour-là. Il avait donc longtemps regretté de n'avoir pas pu les accompagner dans cet ultime voyage. Ainsi, dès l'âge de six ans, il lui avait dû apprendre à consoler son chagrin et à se satisfaire du seul héritage légué par ces derniers, à savoir le doux souvenir de quelques années de bonheur. Heureusement, il avait foi que sa mère, surtout, le regardait depuis son Ciel, voire que l'âme de celle-ci réconfortait la sienne.

Il régnait en ce lieu un silence quasiment religieux. On pouvait presque entendre, dans l'unique salle dédiée à l'exposition, le frottement des étoffes, la respiration même de la quinzaine environ de personnes présente. Soudain, le regard de Fulbert fut attiré par une femme à la longue et fine silhouette et à la chevelure brune tombant en de jolies cascates jusqu'au milieu du dos. Il l'admira tout en prenant garde de ne pas l'indisposer. Elle paraissait en extase devant une photo, laquelle lui rappelait, peut-être, quelque souvenir. Décidant de passer derrière elle, il vit qu'il s'agissait d'un trapéziste en train de s'élancer ... un saut dans le vide figé par l'objectif.

Ne pouvant voir le regard de cette inconnue, il regrettait de n'avoir pas accès à la beauté de son expression. Était-elle une pratiquante de cet art ? Il subodora qu'elle connaissait alors l'excitation du vide, qu'elle revoyait les yeux écarquillés des spectateurs, qu'elle revivait



le plaisir de leur respiration à l'arrêt et de leurs applaudissements chaleureux ensuite. Puis il se demanda si elle n'était pas qu'une admiratrice de ce monde et si elle ne laissait pas simplement s'épancher, à travers cette photo, sa nature rêveuse ?

Pour sa part, il se mettait tout à coup à convoiter un fol rapprochement avec cette vénuste personne. Que n'osait-il glisser sa main dans sa soyeuse toison brune, puis déposer un audacieux baiser sur la peau veloutée de sa joue. Les yeux clos, il s'enivra de la capiteuse fragrance du parfum dont cette dernière embaumait l'air au-delà d'elle.

Certes, il n'en viendrait guère à céder à sa pulsion et à devenir ainsi l'objet d'un terrible scandale, d'un fait divers dans le journal local. Une perspective qui, en outre, le ramena à la raison. Quand il rouvrit les yeux, la belle inconnue avait disparu. Ne l'apercevant plus dans la salle, il lui prit l'envie de la retrouver, de lui parler.

Il sortit dans la rue et, doux miracle, il la vit en train de marcher à une trentaine de pas à peine. Elle évoluait avec grâce, une démarche féline qui ajoutait à son évident charme. Il accéléra le pas, de façon à se rapprocher d'elle et à admirer mieux encore ce corps qu'il tentait de deviner sous la robe à fleurs moulante. Il imaginait son callypige recouvert d'une soie affrôlante tout en critiquant cette disposition malsaine. Que lui arrivait-il brusquement de corrompre son mental par des pensées aussi déraisonnables.

Il persista pourtant en la suivant à distance et en espérant que le hasard ferait bien les choses ; quoiqu'il trouvait cette espérance insensée ; vu qu'une aussi belle femme n'en viendrait guère assurément à montrer de l'intérêt pour sa modeste personne. Elle devait être, de surcroît, une épouse fidèle et une mère modèle.

Elle traversa la place Saint-Étienne, puis bifurqua vers la rue de Metz où elle stoppa à un arrêt de bus. Il fit de même pour pouvoir la regarder comme si de rien n'était et imprégner sa mémoire des traits de son visage. Il y avait peu de chances toutefois que la vie fit derechef se croiser leurs routes. Ses yeux d'un vert transparent ressemblaient à deux sublimes pierres précieuses. Quant à sa bouche aux lèvres légèrement charnues, elles suppliciaient son envie d'un baiser passionné. Concernant enfin sa peau halée, elle la faisait ressembler à une ravissante gitane. Partant, elle possédait tous les appas d'une vraie femme et propres à mettre un grand désordre dans ses sens. Or il n'était qu'un jeune homme qu'elle regarderait avec une touchante compassion s'il en venait à lui glisser : « Pourrait-on faire connaissance ? » ou mieux encore : « Vous êtes la femme de mon idéal ».

Elle monta dans le bus de la ligne numéro quinze, disparaissant ainsi de sa vie. Désormais, elle habiterait son cœur, ses rêves et alimenterait probablement sa frustration. L'amour s'était-il plu à foudroyer son cœur au détour d'une ballade anodine, d'un moment de curiosité artistique ? Il réprouva en lui-même cette manière de s'éprendre, tel un jeune collégien. Le bon sens l'induisit donc à reléguer cet énamourement en germe dans le tréfonds de son subconscient.

Il s'arrêta à la terrasse d'un café, de façon à se distraire l'esprit *via* internet sur son portable.

- Qu'est-ce que je vous sers, monsieur ? S'enquit le serveur d'une voix rocailleuse.

Tiré brusquement de sa concentration, Fulbert balbutia :

- Euh, un demi s'il vous plaît.

Puis il reprit la consultation des articles affichés dans Google sans s'appesantir, en outre, sur le fond.

Le serveur revint rapidement, déposant d'un geste nonchalant le verre sur un dessous en carton et le ticket dans une petite soucoupe en plastique d'un grenat délavé.

- Voici votre commande, monsieur, lança celui-ci.

- Merci beaucoup, rétorqua courtoisement Fulbert.

Il but avec plaisir une bonne gorgée de bière au large col mousseux. Le réchauffement climatique obligeait à supporter des étés caniculaires depuis deux ans. L'air chaud exhalait souvent une odeur empyreumatique provenant du goudron de la chaussée. Il déboutonna le haut de sa chemisette blanche en inspirant et expirant plusieurs grandes bouffées. Puis il tira un dossier de sa serviette en cuir avec lequel il éventa la peau haltueuse de son torse.

L'addition réglée, il traversa la place Saint-Georges et le centre ville à l'ombre des murs en brique ... une architecture typique de la ville rose. Il avait rendez-vous avec deux camarades de faculté dans le modeste logement de l'un d'eux. Au 21 de la rue Matabiau, il s'engouffra dans un couloir sombre et monta le vieil escalier en bois dont certaines marches déformées tremblaient sous ses pas. Cette vétusté et les odeurs produites par les préparations culinaires de locataires venant d'un lointain ailleurs chargeaient l'atmosphère d'un fond rance. Il sonna deux coups secs. La porte s'ouvrit aussitôt sur Gildas qui l'accueillit avec sa gaieté coutumière.

- Entre Fulbert, je t'en prie.

Son camarade le gratifia d'une franche poignée de main. Garçon chaleureux et d'une malice bonhomme, il avait gardé le visage poupon de son adolescence. Certes, il venait tout juste d'entrer dans sa dix-huitième année. Quant à Clarisse, la compagne de celui-ci, elle l'embrassa sur les joues. Du même âge que Gildas, elle

montrait une plus grande maturité que lui en général.

- Assied-toi donc, mon ami, dit Gildas de sa voix de fausset.

Il s'installa sur le canapé en velours fané et luisant par endroit. Le cadre, plutôt zonard, indiquait la propension marginale de ses deux amis comme ces derniers s'étaient mis en ménage. Évidemment, le conformisme social les ferait ranger, un jour, ce penchant proprement estudiantin.

- Que veux-tu boire ? S'informa Clarisse.

- Ce maudit réchauffement climatique nous fait crever à petit feu, renchérit Gildas.

- Nous n'avons pas d'autre choix que de nous adapter, rétorqua Fulbert.

- Alors, tu veux boire quelque chose ou non ? Réitéra Clarisse.

- Ah oui, pardon. Un jus d'orange ou de pomme si vous avez ça ... sinon de l'eau.

- Sans vouloir vous froisser, je pense que votre vocation est de devenir médecins au fin fond de la brousse, taquina Fulbert en jetant un œil amusé sur le désordre ambiant.

Le sol était jonché, en effet, de livres de toutes sortes, de polycopés de cours et autres.

- L'ordre dans le désordre est un art, mon cher, ironisa Gildas.

Clarisse revint de la cuisine avec un plateau dans les mains qu'elle posa sur une table basse. Outre des sodas, il y avait une assiette garnie de biscuits au chocolat.

- Merci beaucoup Clarisse. Gildas a bien de la chance de t'avoir rencontrée. Tu es à ses petits soins selon moi..

- Et si tu voyais avec quelle ingratitude il me traite, répliqua-t-elle avec une petite moue enfantine.

- Tu exagères, ma chère. Je fais preuve, au contraire, d'une patience d'ange.

Celui-ci se leva pour lui donner un baiser sonnante sur la joue tout en lui caressant tendrement la nuque. Fulbert savait que son

camarade n'était nullement un affreux macho. Clarisse caressa le dos de Gildas en signe de complicité. Tous deux trouvaient ludiques, sans doute, de se mettre mutuellement en boîte ... une façon d'éviter de ressembler à deux tourtereaux en société. Fulbert pensait, quant à lui, qu'un amour trop conventionnel tend à s'étioler à terme.

- Dis-moi, où en es-tu avec Alix ? Interrogea à brûle-pourpoint Gildas.

- Je l'aime bien, mais je ne suis pas prêt à passer le restant de mes jours avec elle. D'ailleurs, j'avais besoin de faire le point et nous nous sommes séparés momentanément.

- Visiblement, sa souffrance t'importe peu, intervint Clarisse. Nous avons déjeuné ensemble il y a deux jours. Crois-moi, son chagrin m'a beaucoup peiné.

Cette réflexion mit Fulbert mal à l'aise. S'il n'était pas vraiment amoureux d'Alix, la douleur de cette dernière ne le laissait point indifférent.

- J'aurais trouvé malhonnête de la laisser se nourrir d'une fausse espérance, argumenta-t-il.

- Elle est jolie et intelligente pourtant. De plus, à mon avis, elle fera un excellent médecin, déclara Gildas.

- Vous formez un beau couple. Si je peux me permettre, réfléchis bien avant de prendre une décision définitive, précisa Clarisse.

- Je laisserai mon cœur me dicter ma décision, répondit Fulbert avec un regard pensif.

- J'ai informé Alix que tu comptais passer chez nous. Elle va sûrement vouloir connaître ton état d'esprit. Qu'est-ce qu'il est mieux que je lui dise ?

- Écoute, Clarisse, suis donc ton intuition. Nul doute que tu trouveras les mots en mesure d'apaiser sa peine.

- Quand elle sera passée à autre chose, tu ne la récupèreras pas, lança Gildas.

- J'en suis conscient. Ce sera alors la loi du destin. On ne peut rien

contre, objecta Fulbert.

- Personnellement, je pense qu'il n'existe pour personne un destin tout tracé. Chacun essaie de s'en sortir au mieux dans ce monde où il faut faire preuve de beaucoup d'opportunisme la plupart du temps, argua Gildas.

- Pour moi, il y a lieu de rester à l'écoute de son propre murmure intérieur. Il est notre meilleur allié, rétorqua sagement Fulbert.

- C'est ton point de vue et je ne le partage pas, insista Gildas.

- Destin ou pas, voilà un mystère qui fait couler beaucoup d'encre. Il y a quand même des cas où le destin montre sa pertinence, philosopha Clarisse.

- S'il y a un destin pour tous les humains, je n'ai pas à m'en faire pour mon doctorat. Si c'est écrit, je l'aurai ou bien, sinon, je finirai visiteur médical, allégua Gildas de sa voix haut perchée.

- Bon, nous tournons en rond. Un ange me murmure qu'il serait plus judicieux de bosser un peu. N'est-ce pas mes philosophes chéris, intervint Clarisse.

Fulbert passa le restant de la journée avec ses deux amis. Le soir, ils décidèrent de s'offrir une petite détente dans un caboulot tout proche. Il aimait bien Gildas, en dépit de son athéisme ostentatoire. Avant de rejoindre sa modeste chambre meublée, sise dans le quartier Saint Michel, il éprouva l'envie de baguenauder sur les bords de Garonne, comme la nuit était chaude et le ciel joliment étoilé.

Assis sur un banc du Bazacle, un endroit agréable tapissé d'une fine pelouse et de parterres ornés de fleurs multicolores, il se sentit soudain en proie à un mal-être intérieur. Une disharmonie entre ses deux moi qui le rendait souvent mélancolique, et ce, depuis son enfance déjà. La perte de ses parents, même si sa grand-mère lui avait prodigué beaucoup d'amour, resterait longtemps, sans doute, le terrible malheur de sa vie. Il pensa aussi aux réflexions de Gildas

et de Clarisse au sujet du chagrin d'Alix à cause de son comportement égoïste envers elle. La sachant très sensible et délicate, il culpabilisait de lui avoir infligé une amère déception. Il trouva toutefois malhonnête de retourner auprès d'elle par charité, car cela reviendrait, en tout état de cause, à reporter la triste échéance et à la déstabiliser plus encore. Il jugea nécessaire néanmoins de l'appeler très prochainement afin d'avoir une discussion constructive avec elle. Depuis que son regard s'était arrêté sur une ravissante femme aux airs de gitane, son cœur était désormais prisonnier d'un amour, certes, encore en germe. Quoique son moi raisonnable l'appelait à mettre au rebut ce béguin à l'issue stérile, son moi idéaliste l'incitait à ne pas désespérer. Tel un animal pris dans un filet, il sentait en outre qu'il ne servait à rien de se débattre ; vu que cela l'amènerait à s'entraver plus encore.

Arrivé dans sa cambuse, il s'allongea sur le lit. Mains derrière la tête, il fixa le plafond. Les petites craquelures dans le plâtre, les salissures sur la couleur, jadis blanche, venaient nourrir son imagination. Il y avait en lui deux personnes, l'une encline à la rigueur scientifique et l'autre prédisposée à la fantaisie. Il ferma les yeux, laissant ainsi sa pensée vaguer et s'enliser peu à peu dans les sables mouvants du subconscient.

Au réveil, son mental était encore imprégné du dernier rêve de la nuit. Des images qui s'affadirent et finirent par tomber dans l'évanescence comme la plupart du temps. Il s'interrogea, en vain, sur le devenir de toutes ces images fossilisées. La peau halitueuse de son buste indiquait qu'il s'était agi d'un rêve agité.

Après un copieux petit-déjeuner, il se prélassa au lit sans trop se préoccuper de l'heure. Quand il réalisa que son premier cours à la faculté était à neuf heures, il dut faire fissa pour ne pas être en retard. En chemin, il téléphona à Alix depuis son smartphone,

laquelle ne cacha pas sa joie de l'entendre. Elle accepta spontanément son invitation à déjeuner.

Au restaurant, la nervosité d'Alix dissuada son intention de l'informer de sa décision. De surcroît, l'iris marron obombré de cette dernière le renseigna sur la tristesse habitant son cœur. Nullement superficielle, elle ne se dissimulait guère derrière l'apparence. Aussi lisait-il généralement en elle comme dans un livre. Partant, il estima cruel de lui annoncer *ex abrupto* son projet de la quitter pour toujours. Il s'en voudrait énormément de l'avoir poussée à la dépression et, de fait, de la fragiliser avant un examen difficile.

Une serveuse vint s'enquérir de leur choix.

- Nous prendrons le menu du jour, l'informa Fulbert.

L'employée partie, Alix avoua :

- Je suis heureuse de te voir. Mes nuits ont été pleines de cauchemars ces derniers temps. Le matin, j'avais l'impression qu'un étou en serrait ma tête.

Tout en écoutant les paroles de son amie, Fulbert jouait machinalement avec ses couverts tout en réfléchissant à une réponse en mesure de ne pas envenimer la situation. Comme il ne répondait rien, elle ajouta :

- Et toi ?

- Moi ? Répondit-il en haussant les sourcils.

Il hésitait à souscrire à cette invitation à préciser sa pensée.

- Comment vois-tu les choses entre nous maintenant ? Insista-t-elle.

- Pour l'instant, je me concentre surtout sur mon doctorat. Tu devrais également éviter de trop te distraire à l'approche d'un examen important, non.

- Je me souviens quand tu me disais que tu ne me quitterais jamais, déclara-t-elle la gorge nouée.